LES ESPIEGLERIES DE GARNISON,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES.

REPRÉSENTÉE PAR LES COMÉDIENS ITALIENS, le 21 Septembre 1791.

PRIX, 1 liv. 4 s.

NAPOLI

A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, place de la Comédie Italienne.

M. DCC. XCII.

PERSONNAGES.

	Messieurs
VALCOURT.	Michu.
LINVAL, } jeunes sous-lieutenans de dragons.	Ellevion.
	Mlle. Carline.
SAINT-CASTINS, major du régiment.	Solié.
FERVILLE, bourgeois de la ville.	Trial.
CHARLES, valet de Valcourt. . .	Menié.
UN COMMISSAIRE (*chantant*). .	Hubi.
UN CAPORAL de milice bourgeoise.	Cellier.
MARTON, suivante d'Orphise, tante de Valcourt.	Mlle. Adeline.
UN BRIGADIER du régiment. .	Coraly.

La scène est dans une grande ville de garnison.

LES ESPIÉGLERIES DE GARNISON,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

MÊLÉES D'ARIETTES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE. (*Il fait nuit.*)

Une place publique, sur le côté, est une maison assez apparente, avec un écriteau (maison à louer)*: vis-à-vis est une maison à-peu-près du même genre, sans écriteau.*

La Scène est en hiver, à six heures du matin.

CHARLES, VALCOURT, LINVAL, *en uniforme, couverts de leurs manteaux.*

VALCOURT.

MA foi, la fête étoit charmante !

LINVAL.

Oui, Pauline y étoit.

VALCOURT.

Aussi tu ne l'as pas quittée : que de jolies choses l'amour a dû dire !

LINVAL.

Oui, s'il avoit pu parler.

VALCOURT.

Comment ! le jaloux étoit là ?

LINVAL.

Qui ne la quittoit pas plus que son ombre.

VALCOURT.

Ce M. de Ferville est bien insupportable.

LINVAL.

Je t'en réponds.

CHARLES, *qui se promenoit en soufflant dans ses doigts.*

Messieurs, ne causeriez-vous pas plus à votre aise au coin du feu ?... hon....

VALCOURT.

Est-ce qu'il fait froid ?

CHARLES.

Je gèle... et j'ai peur.

VALCOURT.

Bon.... Linval, il faut corriger ce M. de Ferville, il faut lui apprendre que, lorsqu'on amène une jolie personne au bal, ce n'est pas pour l'ennuyer de sa surveillance.

ARIETTE.

Il faut tourmenter un jaloux,
C'est un devoir, une justice,
Mon ami, c'est rendre service
A tout le monde; entre nous,
Il faut tourmenter ce jaloux.....
Veut-on parler à l'objet
Qui nous plaît?
Le jaloux est là, triste, sombre,
Ne vous quitte pas plus que l'ombre;
Il a les yeux, l'oreille au guet.
Il faut tourmenter.....
L'amour ressemble à la gloire:
Qui doute, ne parvient à rien;
En s'obstinant à la victoire,
Sois sûr que toujours on l'obtient.....
Il faut tourmenter.....
C'est un devoir...., &c.

LINVAL.

Que tu serois aimable, si ton imagination, fertile en expédiens, pouvoit..... Nous avons une assemblée charmante ce matin.

VALCOURT.

Oui : un déjeuner chez Célimène; Pauline en est, elle y vient.

LINVAL.

Et ce Fervile aussi.

VALCOURT.

C'est ce qu'il faut empêcher ..... en imaginant un moyen.....

CHARLES.

Vous trouverez cela tout de suite au coin de votre feu.....

LINVAL.

Hé bien, va nous en faire.

CHARLES.

Il est tout prêt.....

VALCOURT.

En ce cas, restes.....

CHARLES (*à part*).

Les démons! Vive M. de Versac leur camarade, qui, au lieu d'aller faire du train, étudie bien tranquillement sa musique et sa trompette au quartier.... aussi ces mesieurs le veulent, ah!..... c'est un plaisir.

VALCOURT, *regardant une maison.*

Divin, charmant! ... grâce au clair de lune, j'apperçois un écriteau: *Maison à louer*.... Il faut empêcher que Ferville ne sorte de chez lui: voilà juste notre affaire.

LINVAL.

Mais ce n'est pas ici qu'il loge, c'est-là.....

(*Montrant la maison en face.*)

VALCOURT.

C'est aussi là qu'il faut transporser l'écriteau : l'arrivée d'un prince étranger dans cette ville, la foule de curieux qui abondent ici pour y voir les fêtes qui nous distinguent des autres cours par le goût et la magnificence, rend les logemens rares et fort courus : en plaçant cet écriteau à la porte de Ferville, il ne pourra sortir de la matinée, il sera accablé de visites des personnes qui viendront pour voir la maison.... hé parbleu ! moi tout le premier. Enfin, je peux tirer parti, pour m'amuser, d'une ruse que j'imagine, elle en sera même plus piquante ; il va se donner au diable ; et toi, Linval, pendant ce tems-là, tu le remplaceras près de sa belle ; allons, il faut décrocher.... l'écriteau....

LINVAL.

Comment faire ?

VALCOURT.

Hé Charles !

CHARLES.

De grace, messieurs, ne me mettez pas de vos espiégleries.... mes craintes.....

VALCOURT.

(*Trio.*)

Tes craintes sont fort drôles ;
Par malheur nous avons besoin
De tes deux larges épaules,
De nous aider prends le soin.

Ensemble.

VALCOURT, LINVAL, CHARLES.

Laisses tes craintes frivoles,
Mon ami, nous avons besoin
De ces deux larges épaules,
De nous aider prends le soin.

CHARLES.

En honneur, vous êtes drôles ;
Hé ! messieurs, qu'avez-vous besoin
De mes deux larges épaules ?
De vous aider je suis bien loin.

VALCOURT.

Nous n'avons que cette ressource ;
Choisis, choisis, fripon,
De trente coups de bâton
Ou de gagner cette bourse....

CHARLES.

Le cas est fort embarassant :
Trente coups de bâton !

VALCOURT.

payés comptant. . . .

CHARLES.

Trente coups, ou cette bourse....
Hé bien, messieurs, je prends l'argent.

LINVAL.

Il est charmant !

VALCOURT.

Accommodant. . . .

Que de nous deux l'un s'élance
Sur ses épaules.... toi Linval.....

LINVAL.

Comme plus leger, pas mal.....

VALCOURT.

Décroche avec prudence
Cet écriteau.....

CHARLES.

Le tour est nouveau.

VALCOUR, *tandis que Linval, sur les épaules de Charles, est à la hauteur de l'écriteau et le défait.*

Je ris, je ris d'avance
De ce jaloux qui, malgré lui,
Dans sa maison va rester aujourd'hui;
Il sera d'une impatience.....

LINVAL.

Je tiens l'écriteau, le voici.....

VALCOURT.

Attache-le bien vîte ici....
Et décampons en diligence.....

(Ensemble.)

Valcourt en bas, Linval, sur les épaules de Charles, attachant l'écriteau à la porte de Ferville, de l'autre côté.

En honneur, je ris d'avance
De ce jaloux qui, malgré lui,
Dans sa maison va rester aujourd'hui
Tu jouiras / Je jouirai de son absence.

VALCOURT.

Dans une heure d'ici, les curieux viendront se présenter, ils me succéderont, c'est charmant!....

CHARLES, (*à part.*)

Quelles têtes!

(*On entend un bruit de vîtres cassées.*)

SCENE II.

VALCOURT, LINVAL, DORSINI *avec d'autres Officiers en dehors; on crie: A la garde, à la garde.*

CHARLES.

MESSIEURS, sauvons-nous, voilà M. Dorsini...; mon cher Maître, M. de Linval.

DORSINI, *accourant, entendant les noms.*

Ah! mes amis... c'est vous, j'ai fait une belle sottise.

CHARLES, (*à part.*)

Je n'ai pas de peine à le croire.

DORSINI.

Pour sortir d'une maison où j'avois un rendez vous; comme on me poursuivoit, je viens de sauter par la fenêtre.

CHARLES, (*à part.*)

Ce sont les escaliers de ces Messieurs.

VALCOURT.

Hé bien, c'est tout simple. (*à Dorsini*) Je reconnois le précieux habit qui te sert pour tes galantes expéditions.

DORSINI.

On me suit : je ne sais comment faire.... Si je passe tout droit, je tombe dans un corps-de-garde. Tiens, entends-tu la patrouille ?

LINVAL, *mettant le sabre à la main.*

Allons, il faut la travailler.

VALCOURT, *l'arrêtant.*

Pas du tout, Messieurs ! quoiqu'étourdis, souvenons-nous que des Militaires doivent respecter une consigne: du sang froid, et nous nous tirerons de là.

DORSINI.

Comment ?

VALCOURT.

Puisque nous sommes ensemble, on nous questionnera tous; changeons de nom : (*à Linval.*) prends celui du Lieutenant-Colonel ; toi, (*à Dorsini.*) celui du Capitaine-Commandant, et moi, celui du Major: donnons à ces Messieurs une réputation de bonnes fortunes..... qu'ils n'ont sûrement pas. Paix !

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LA GARDE, UN CAPORAL.

LE CAPORAL, *reconnoissant les uniformes.*

MESSIEURS, je vous arrête; il faut que vous ayez la bonté de me suivre.

VALCOURT.

Pourquoi donc ?

CHARLES, *d'un ton résolu.*

Monsieur, vous vous trompez.....

LE CAPORAL.

Non, j'ai une déposition à faire.... et vos noms?

VALCOURT.

Oh! nous ne les cachons pas, nous allons vous les dire, ce n'est pas la peine d'aller au corps-de-garde, et de conduire des Officiers entre quatre Fusiliers. Nous sommes dans notre tort, c'est vrai; mais, dans le fond, de quoi s'agit-il? d'une gaieté.

LE CAPORAL.

Une gaieté! une fenêtre brisée.

VALCOURT.

On la paye.

LE CAPORAL.

Une famille honnête dont l'honneur est compromis.

DORSINI.

Bah!

LE CAPORAL.

Vos noms, Messieurs?

VALCOURT.

Saint-Castins.

LE CAPORAL, *à Linval*

Bon; Monsieur?

LINVAL.

Dervilly.

LE CAPORAL, *à Dorsini.*

Et vous?

DORSINI.

Selcourt.

LE CAPORAL, *à sa Patrouille.*

(*A part,*) Selcourt..... Dervilly..... Bon!..... Ils paroissent de bons enfans..... Tâchons d'arranger l'affaire à l'amiable. (*Aux jeunes gens*) Vous aurez ce matin de nos nouvelles. — Marche. (*Quand le Caporal est dehors, ils partent tous d'un éclat de rire.*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, *excepté la Patrouille.*

DORSINI.

TU nous mets dans un bel embarras.

VALCOURT.

Comment?

DORSINI.

Quand nos supérieurs viendront à savoir, car cette erreur ne peut manquer de s'éclaircir.

(*Le jour paroît.*)

Hé bien! on nous mettra aux arrêts.

LINVAL.

C'est gai, pour notre carnaval, et mon déjeûner avec Pauline.

VALCOURT.

Ne rentrez pas à la Caserne.

DORSINI.

Un concert charmant, où je chante une scène.....

VALCOURT.

Hé bien! on t'en fera une; mais je vous ai donné un moyen, ne rentrez pas, le Major.....

CHARLES.

Oh! que non, Monsieur, je suis connu dans le quartier, on sait que je suis à vous; jugez qu'il seroit imprudent que je vous accompagnasse. Hé parbleu! sitôt qu'on verroit le Valet, le Maître seroit bientôt deviné.

VALCOURT.

Il a raison, hé bien va-t'en.

CHARLES.

Donnez mon rôle à M. Dorsini, il se connoit en appartement, et passez votre vitchouras pour aider à la méprise.

Valcourt quitte son manteau, qu'il remet à Charles, et passe le vitchouras.

VALCOURT, *à Linval.*

Nous allons te rendre service, en amusant ton jaloux rival, il faut que tu m'en rendes un autre.

LINVAL.

Volontiers.

VALCOURT.

Passe chez ma tante pour savoir si ma sœur arrive aujourd'hui, Dorsini et moi, nous allons égayer M. de Ferville à notre manière. (*Linval sort.*)

CHARLES, (*A part.*)

Que je suis heureux d'être quitte de ces démons-là! oh comme je vais me chauffer avec plaisir!

(*Il sort.*)

DORSINI.

Et ma scène, que je devois répéter avec la musique du Régiment!

VALCOURT.

Tu as le tems, ton concert n'est qu'à midi; amusons-nous encore une fois, couronnons les plaisirs du bal par une espiéglerie plus piquante; après, je passerai chez mon pauvre Brigadier : il a été dangereusement blessé à la dernière manœuvre, je veux savoir de ses nouvelles; si je fais des sottises, il faut bien y mêler quelques bonnes actions, pour qu'on les pardonne.

DORSINI.

Où est cette maison?

VALCOURT.

La voici. Linval et moi avons transporté l'écriteau d'une maison voisine, pour clouer le propriétaire chez lui et l'empêcher de sortir. Tu sens bien qu'il va refuser de nous la faire voir : pour l'y forcer, et le retenir chez lui, tu iras toi chercher un Commissaire. Faisons lui perdre sa matinée, et sur-tout son rendez-vous : songe que c'est un camarade auquel nous rendons service.

DORSINI.

J'entends..... *Dorsini frappe à la porte de Ferville.*

(*Finale.*)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, UN VALET *à la fenêtre, en bonnet de nuit.*

TRIO.

LE VALET.

Qui frappe chez nous si matin?.....

DORVAL.

Ouvrez, ouvrez nous vîte,
Voyons la maison tout de suite.

LE VALET.

Voir la maison! Qu'est-ce donc?..... hein!

DORVAL.

Cette maison, d'assez belle apparence,
Est à louer, Monsieur, je pense?

LE VALET.

Non, non, c'est celle du voisin.

DORVAL.

Du voisin? quelle impertinence!
Ah! le tour me paroît nouveau:
Pourquoi donc mettre un écriteau?

LE VALET.

Un écriteau?....

DORVAL.

Je sais lire, je pense.

LE VALET.

Allons vous vous trompez, Messieurs.....

DORVAL.

Non, mon ami, j'ai de bons yeux.
Mais c'est trop de patience!

Descends, ouvre-nous sur le champ,
Ou chez le Juge, dans l'instant,
Je vais conter ton insolence.

LE VALET, *fermant sa fenêtre avec humeur.*

Vous êtes les maîtres, bon soir.....

DORVAL, *frappant toujours.*

Tu ne veux pas.... Oh! tu vas voir....
Son insolence me passe.
Valcourt, reste là, de grace,
Je suis à toi dans un instant.

(*Il sort.*)

VALCOURT, *seul.*

Vit-on valet plus insolent!
Nous bafouer de la sorte!
Refuser d'ouvrir la porte.....
Mais j'entends quelqu'un, dieu merci,
J'ai bien fait de rester ici.

SCENE VI.

VALCOUR, FERVILLE, *tout coëffé.*

FERVILLE, *fermant sa porte.* (*De l'air le plus heureux.*)

COMMENCER ainsi ma journée
Avec Pauline, ah! quel plaisir!
Jusqu'au soir la voir à loisir,
Ah! quelle charmante journée!

VALCOURT.

Monsieur est de cette maison?

FERVILLE.

Oui, j'en suis le propriétaire....

VALCOURT.

VALCOURT.

D'un insolent valet, j'espère,
Vous me ferez raison.

FERVILLE.

Vous faire raison !
Pourquoi donc?

VALCOURT.

Oui, monsieur : lorsque sur sa porte
On met un écriteau, je crois
Qu'il ne faut pas avoir chez soi
Un domestique qui s'emporte,
Et refuse d'ouvrir la porte
A tout le monde qui vient. . . . . .

FERVILLE.

A tout cela je n'entends rien. . . . .

VALCOURT.

Vous vous moquez aussi? fort bien.
Voici le juge avec main forte,
Et malgré vous il faudra bien,
Mon cher monsieur, ouvrir la porte.

Ensemble.

(*Valcourt.*) Voici le juge qui vient.
(*Ferville.*) A cela je n'entends rien.

SCENE VII.

Les MÊMES, DORSINI, UN COMMISSAIRE, GARDES.

LE COMMISSAIRE.

VOTRE refus, monsieur, m'étonne :
Sans retard et sans façon

Il faut montrer cette maison
A ces messieurs, je vous l'ordonne.

FERVILLE.

Ma maison n'est pas à louer.

VALCOURT, DORSINI, LE COMMISSAIRE.

C'est fort, il le faut avouer....

LE COMMISSAIRE.

Allons, marchez.

FERVILLE.

Quelle contrainte!
C'est un tour, j'en ferai ma plainte.

LE COMMISSAIRE.

Messieurs, montez avec moi.

DORSINI, VALCOURT.

Nous la verrons, je le croi.

LE COMMISSAIRE.

Montez, messieurs, suivez-moi.

FERVILLE.

Mais vous vous moquez, je croi.

Le Commissaire pousse Ferville, malgré lui, dans sa maison, & l'y fait entrer; Valcourt & Dorsini suivent; Linval paroit un moment, Valcour lui fait signe que l'on tient son rival; Linval sort en éclatant de rire.

Fin du premier Acte

ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

Une chambre de la Caserne.

SAINT-CASTINS *est assis à une table, occupé à écrire.*

UN BRIGADIER.

MONSIEUR le Major ?

SAINT-CASTINS.

Hé bien !

LE BRIGADIER.

M. le Major, Belle-Rose a manqué hier à l'appel... Voilà la seconde fois... Je l'ai consigné à la chambre de discipline.

SAINT-CASTINS, *feuilletant toujours ses papiers.*

Pour cela !

LE BRIGADIER.

Mais, M. le Major.....

SAINT-CASTINS, *se levant vivement.*

Mais, mon vieux camarade, si tu te souviens des fautes de ce jeune homme; moi, son chef, je dois me souvenir de ce qu'il à fait de bien dans les deux dernières émeutes où le détachement à été commandé; j'ai vu comment il s'étoit conduit, son zèle... je dis de plus, sa prudence; et, pour une misère, dois-je oublier ce qu'il à fait de bien ? Non,

fais le sortir. Quand je le reverrai, je lui donnerai une petite semonce, là, d'amitié; il sera plus sage, tu le verras....

LE BRIGADIER, *sortant.*

Quel homme avec sa douceur!... Il est trop bon... trop bon. (*Il sort.*)

SAINT-CASTINS, *seul.*

Brave homme ce Brigadier!... Solide!.... Il est fâché contre moi.... Il faut passer quelque chose aux jeunes gens quand le service n'en souffre pas.

Ariette.

Oui, pour leurs torts, je devrois, je le sens,
Me montrer un peu plus sévère;
Mais je me conduis comme un père
Doit agir avec ses enfans.
Dans l'âge de la folie
On excuse une espiéglerie;
Quand on les punit, c'est souvent
Par humeur, par jalousie
De ne pouvoir en faire autant.
Oui, pour leurs torts, je devrois, je le sens,
Me montrer un peu plus sévère;
Mais je me conduis comme un père
Doit agir avec ses enfans.

SCENE II.

SAINT-CASTINS, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

MONSIEUR le Major, un Caporal voudroit vous voir.

SAINT-CASTINS.

Moi? qu'il entre.

SCENE III.

SAINT-CASTINS, LE CAPORAL.

LE CAPORAL.

C'EST à M. de Saint-Castins que j'ai l'honneur de parler ?

SAINT-CASTINS.

Oui, Monsieur, que desirez-vous ?

LE CAPORAL.

C'est un petit mémoire que j'apporte à Monsieur : d'après l'honnêteté que vous avez mis cette nuit avec nous.

SAINT-CASTINS, *étonné.*

Cette nuit !

LE CAPORAL.

Oui : j'ai cru de mon devoir d'arranger l'affaire à l'amiable, et j'ai terminé pour la croisée brisée, avec le propriétaire, pour un louis.

SAINT-CASTINS.

J'ai brisé une croisée, moi, Monsieur ?...

LE CAPORAL.

Oui, en sortant d'un rendez-vous.

SAINT-CASTINS, *riant.*

D'un rendez-vous ! hélas ! je ne casse plus de vîtres....

LE CAPORAL.

La jeune personne à fait une imprudence, elle avoit perdu la tête....

SAINT-CASTINS.

Mais la vôtre. — Monsieur..., est-elle bien....

LE CAPORAL.

Monsieur, je le crois.

SAINT-CASTINS.

Pardon : c'est qu'en vérité je ne comprends pas un mot de ce que vous me dites ; vous me parlez d'un rendez-vous : là, regardez-moi bien, ai-je l'air et l'allure d'un homme de bonne fortune ? j'ai cinquante ans et la goutte ; vous conviendrez qu'avec ces deux petits avantages-là on ne peut plus faire le jeune homme ; et si, par un hazard que je puis dire impossible, j'étois obligé de m'échapper d'une maison, ce ne seroit sûrement pas par la fenêtre que je m'en irois.

LE CAPORAL.

Vous étiez avec M. Dervilly....

SAINT-CASTINS.

Mon Lieutenant-Colonel !

LE CAPORAL.

Oui : et M. de Selcourt.

SAINT-CASTINS, *partant d'un éclat de rire.*

Le Capitaine-Commandant qui à soixante-neuf ans : ma foi, Monsieur, il faut avouer que celui qui nous a joué ce tour-là, a une opinion bien aimable de la tête du Régiment ; malheureusement il n'y a de réalité que dans votre erreur, et pas un mot de vrai dans ce dont on nous accuse.... (*Charles en dedans chante : C'est ce qui me console.*)

LE CAPORAL.

Tenez, Monsieur, voilà, je crois, le domestique qui étoit avec nous, je reconnois sa voix.

SAINT-CASTINS, *paroît pour lors deviner ce dont il s'agit.*

Charles, Charles.

CHARLES, *en dehors.*

Monsieur.

SAINT-CASTINS.

Arrive....

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES.

CHARLES, *sans voir le Caporal.*

QU'Y a-t-il pour le service de M. le Major?

SAINT-CASTINS.

Ecoutes: j'ai une mémoire dérestable, nous avons fait du train cette nuit ensemble, à ce que dit Monsieur.

CHARLES, *à part, reconnoissant le Caporal.*

Aye! aye!

SAINT-CASTINS.

Aides-moi un peu à me rappeler tous ces détails-là, je ne m'en souviens pas d'un mot; il y a d'abord une croisée cassée.

CHARLES.

Une croisée cassée!...

SAINT-CASTINS.

Oui.

LE CAPORAL.

Vous vous souvenez bien que votre Maître a dit qu'en payant....

CHARLES.

Mon Maître n'a pas dit cela.

SAINT-CASTINS.

Oh! si fait, ton Maître est trop honnête pour ne pas faire honneur à ses dettes, sur-tout quand le motif qui les a fait contracter est si aimable : songe donc que c'étoit en sortant de chez une Demoiselle.

CHARLES.

Ah! M. le Major avoit un rendez-vous.

SAINT-CASTINS.

Pas du tout, mon ami; on m'en donne tout l'honneur, mais Valcourt en a tous les plaisirs : je satisferai à sa créance; mais, pour qu'il ne compromette pas une autre fois ma maturité, je le camperai aux arrêts pour trois jours.....

CHARLES.

Mais, Monsieur, vous le punissez là d'un tort dont vous n'avez pas de preuve qu'il soit coupable.

SAINT-CASTINS.

Ecoute : du moment que tu étois-là, certainement c'étoit ton Maître que tu suivois.... et puis en vérité il est glorieux d'être cru coupable d'une telle aventure; il y a de l'esprit dans une idée pareille; je la punis non pas pour moi, mais pour mon Lieutenant-Colonel

et pour le vieux Selcourt, qui mérite quelques égards.

Trio.

SAINT-CASTINS.

Monsieur, voilà votre louis
Pour payer cette croisée,
Que je n'ai pas, hélas, brisée,
Grace à l'âge où je suis. . . .
Quant à la jeune personne, . . .
Avertissez-la sagement,
Qu'en agissant
Étourdiment,
Elle permet que l'on soupçonne
Ce qu'il faut cacher prudemment.

CHARLES, *à part.*

Garre à ce qui nous attend.

SCENE V.

LES MEMES, FERVILLE.

FERVILLE.

Monsieur de Saint-Castins? . .

SAINT-CASTINS.

C'est moi.

FERVILLE.

Je viens me plaindre
D'un tour affreux,
Joué par un de vos messieurs,
Et qu'en deux mots je vais vous peindre.
Sachez que je suis amoureux
D'une charmante demoiselle,
Pour qui, d'une chaîne éternelle

Je dois bientôt serrer les nœuds:
J'en conviens, j'ai l'ame jalouse,
Et je le suis exactement.
Pour m'éloigner de mon épouse
Et d'un déjeûner charmant,
Monsieur Linval. . . .

SAINT-CASTINS.

Au fait, je vous exhorte.

FERVILLE.

A, cette nuit, mis sur ma porte
Un écriteau. . . .

SAINT-CASTINS.

Quoi!

FERVILLE.

Maison à louer.

SAINT-CASTINS.

C'est un tour, il faut l'avouer.

FERVILLE.

Jugez de mon impatience:
Vingt curieux, le fait est certain;
Se sont succédés ce matin,
M'ont assailli de leur présence;
Je viens vous demander vengeance.

SAINT-CASTINS.

Oui, oui, Linval a tort. . . . .

FERVILLE.

Le tour est trop fort. . . . .

CHARLES, (*à port.*)

J'en suis d'accord,
J'en suis d'accord.

TOUS.

Le tour est par trop fort. . .

CHARLES, SAINT-CASTINS.

J'en suis d'accord.

J'en suis d'accord.

FERVILLE.

Puisque M. Linval s'amuse à faire garder la maison aux gens malgré eux, j'espère que vous voudrez bien le fixer quelques jours de suite dans la sienne.

SAINT-CASTINS.

Mais comment avez vous su?

FERVILLE.

Quand des jeunes gens ont des idées bizarres, ils n'en font mistère à personne; M. Linval l'a conté tout haut dans le café.... mon beau-frère à essuyé tout le détail.

SAINT-CASTINS.

Et vous....

FERVILLE.

J'en ai eu tout l'ennui. Si je ne devois pas me marier dans deux jours.

SAINT-CASTINS.

Point de voie de fait, Monsieur, je vous le défends, et puis je vous avoue que vous pourriez en être la dupe.

FERVILLE.

Comment donc cela, Monsieur?

SAINT-CASTINS.

Linval a le malheur de tuer toutes les fois qu'il se bat.

FERVILLE.

Je ne me battrai pas, Monsieur, et pour qu'il ne soit pas tenté de me le proposer, je vous en prie, gardez-le ici soigneusement.

SAINT-CASTINS.

Oui, Monsieur.

CHARLES.

Je crois l'entendre.

FERVILLE.

Je me sauve.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS,

SAINT-CASTINS.

MAIS ce sont donc des diables que ces jeunes gens-là!

CHARLES.

Ils ne sont que gais.

Couplets.

Ils ont bien quelques créanciers,
Tous les jours ils font quelques dettes,
Ils soufflent les jeunes grisettes
Que cajolent leurs officiers:
Leur bravoure est toujours prête
A se montrer avec honneur;
Ils ont une mauvaise tête,
Mais ils ont tous un bien bon cœur.

Deuxième.

Vous verrez, au premier combat.....

(à part.)

(Dont je serois bien loin j'espère.)
Que leur ame noble et guerrière
N'aspire qu'à servir l'état,
Courant au feu comme à la fête;
Vous direz vous-même, en honneur:
S'ils ont une mauvaise tête,
Je peux répondre de leur cœur.

SAINT-CASTINS.

Quand Valcourt viendra, tu lui diras de m'attendre.

CHARLES.

Oui, Monsieur: vous ne serez pas trop sévère, n'est-ce pas?

SAINT-CASTINS.

Non, mais je serai juste.

SCENE VII.

CHARLES, *seul.*

DANS le fait, une petite correction ne sera pas déplacée, et puis ce ne sera pas long. Nous avons ici une vieille tante qui donnera de son vieux vin de Bourgogne au Major, et à la seconde bouteille, on fera notre paix.

SCENE VIII.

CHARLES, VALCOURT.

VALCOURT.

CHARLES, on vient de m'engager pour un bal ce soir, je te recommande un domino, il faut m'en chercher un.

CHARLES.

Etes-vous bien sûr d'y aller à ce bal?

VALCOURT.

Sans doute.

CHARLES.

Le Major sait tout.

VALCOURT.

Ah! coquin, tu as parlé.

CHARLES.

Je n'ai pas soufflé le mot; mais le Caporal qui est venu faire payer la croisée brisée.

VALCOURT.

Et le Major l'a payée?

CHARLES.

Oui.

VALCOURT.

Charmant.

CHARLES.

M. Ferville.... est venu aussi.... parler de son écriteau mis à sa porte.

VALCOURT.

Comment cet animal-là a-t-il deviné que c'étoit nous ?

CHARLES.

Messieurs, quand vos ruses sont plaisantes, vous les vantez avec autant d'indiscrétion que vos bonnes fortunes ; M. Linval a été conter cela tout haut au café, cela court à présent.

VALCOURT.

L'étourdi !

CHARLES.

Il y avoit là un beau-frère qui n'a eu rien de plus pressé.....

VALCOURT.

Que diable, on se bat, on ne va pas se plaindre.

CHARLES.

Il y a des gens qui trouvent ce dernier parti le plus sûr. Je vous annonce mademoiselle Marton.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, MARTON.

(*Valcourt s'empare d'elle pour l'embrasser.*)

MARTON.

JE viens vous trouver, monsieur, de la part de madame votre tante.... laissez-moi donc parler.

(*Il l'embrasse.*)

VALCOURT.

Parle à présent tant que tu voudras ; hé bien, ma tante ?

MARTON.

M'envoie vous chercher : il y a trois grands jours qu'elle ne vous a vu.

VALCOURT.

Cela n'est pas étonnant, je ne sors pas du bal, ni des arrêts.....

MARTON.

Elle espère que vous lui ferez l'honneur de lui rendre vos devoirs. Il est cinq heures du soir, je crois que sans être exigeante, elle peut bien desirer que vous veniez lui souhaiter le bon jour.

VALCOURT.

C'est que ma tante est un peu comme le lieutenant-colonel, elle aime à prêcher.

MARTON.

(*Ariette.*)

Mon dieu, qu'importe son sermon,
Vous vous en tirez à merveille,
Il vous entre par une oreille,
Et puis par l'autre il fait faux bon.

VALCOURT.

Elle recommence, et c'est rude !
Marton, lorsqu'on me prêche tant,
Tiens, j'ai contracté l'habitude
D'oublier tout en écoutant.

MARTON.

Ce ne sera pas long, car elle va sortir

VALCOURT.

Que c'est joli, je lui ferai une visite sur l'escalier.

CHARLES., (*qui vient*)

Attendez-le major, il a deux mots à vous dire.

VALCOURT, *à part.*

Aye, aye... de l'impudence, & de la gaieté.

CHARLES.

Le voici.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, LE MAJOR.

VALCOURT.

MON major, Charles m'a dit que vous me demandiez, j'allois passer chez vous..., pour vous prévenir que ma sœur arrive, que nous sommes priés d'un bal, que je l'y menerai, et que j'espère que vous voudrez bien danser la mariée avec elle — et la la la rela.

SAINT-CASTINS.

Doucement, Valcourt; j'ai à vous parler d'affaires plus sérieuses.

VALCOURT.

Ah! fi donc!... parlez-moi plutôt de ma sœur; elle est aimable, la petite veuve; je n'ose pas dire qu'elle est jolie, nous nous ressemblons comme deux gouttes d'eau.

SAINT-CASTINS.

Je vous souhaiterois un peu de raison; mais pour vous engager à en acquérir, vous aurez la bonté de rester ici, aux arrêts.

VALCOURT.

Aux arrêts ? ah ! permettez-moi de vous dire que cela n'est pas bien. Le jour du plus beau bal de la ville, un jour où ma sœur arrive, et pourquoi ? pour des misères.

SAINT-CASTINS.

Des misères ! oui des croisées brisées, des écriteaux changés de place, et qui compromettent la tranquillité des citoyens.... Ah ! Valcourt.....

Quatuor.

C'est tous les jours quelques folies,
De nouvelles étourderies.....

VALCOURT.

J'ai dix-huit ans.
A son printems,
Un jeune officier peut bien rire;
Et pour mon service, je croi,
Je croi que l'on ne peut dire
Aux chefs que du bien de moi?

LE MAJOR.

Oui, je l'avoue,
Je vous en loue;
Mais pour le reste, sur ma foi!

MARTON, CHARLES, VALCOURT.

Il est d'une exactitude.....

(*Valcourt*) Je suis d'une exactitude....
Éveillé dès le point du jour
Pour aller à la manœuvre,
On { le / me } — voit tout mettre en œuvre
Pour percer même à la cour;

Allons { monsieur, major, } ——— plus d'indulgence ;
Vous étiez jeune comme { moi, lui, } ——
Pensez à votre adolescence,
Vous pardonnerez { aujourd'hui. je le croi. } ———

SAINT-CASTINS.

Non, non, point d'indulgence ;
Je fus toujours trop bon,
Il lui faut une leçon.....
Il faut payer ses folies,
Toutes ses étourderies:
Vous resterez à la maison.....

VALCOURT, *à Charles.*

Fais-moi donc bon feu, mon garçon.....

CHARLES, MARTON.

Allons monsieur, plus d'indulgence;
Vous étiez jeune comme lui,
Pensez à votre adolescence,
Vous pardonnerez aujourd'hui.

SAINT-CASTINS.

Non, non, point d'indulgence:
Pour lui je fus toujours trop bon:
Monsieur, d'après mon ordonnance
Vous resterez à la maison.

VALCOURT, *à part.*

Avoir aussi peu d'indulgence!
Me punir ainsi, quand je croi,
Qu'au tems de son adolescence,
Il en a fait bien plus que moi.

SAINT-CASTINS.

Oui, monsieur, je vous consigne ici avec une sentinelle à la porte de votre chambre; et une autre fois, je vous en prie, ne prenez pas mon nom pour faire des sottises que je suis obligé de punir: au reste, vous ne vous ennuierez pas, Linval vous tiendra compagnie, et je vais vous l'envoyer.

VALCOURT.

Bien.

SAINT-CASTINS.

(*à Valcourt.*) (*à Marton.*)
Je vous souhaite une bonne nuit : adieu, bijou. (*Il prend sa lorgnette*) Elle est, ma foi, fort jolie.

SCENE XI.

MARTON, VALCOURT, CHARLES.

VALCOURT.

Pour ma tante, tu vois, ma chère Marton, qu'avec la meilleure volonté du monde, je ne puis lui rendre mes devoirs.

CHARLES.

Priez-la de nous envoyer quelques bouteilles de son vieux vin, nous boirons à sa santé, (*comme M. le major.*)

MARTON.

Allons, monsieur, je vous souhaite une bonne nuit, comme M. le major, et je suis bien votre servante.

SCENE XII.

VALCOURT, CHARLES.

VALCOURT.

Monsieur de Saint-Castins n'a pas plaisanté cette fois-ci.

CHARLES.

Non : pour être parfaitement avec cet homme-là,

il faudroit que vous fussiez à cheval toute la journée. Savez vous que pour le service, il vous distingue?

VALCOURT.

Sur ce point, je crois qu'on n'a rien à me dire; je m'amuse, mais mon devoir n'en n'a jamais souffert.

CHARLES.

Cela est vrai; mais vos petites manœuvres, après l'exercice, vous font diablement de tort. Voici M. de Linval.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LINVAL *arrivant d'un air triste.*

VALCOURT.

CHER compagnon d'infortune!

LINVAL.

J'enrage!..... Pauline a reçu un billet pour aller au bal, et nous voilà consignés pour trois jours.

VALCOURT.

Avec une sentinelle à notre porte.

LINVAL.

Je viens de la voir, elle m'a porté les armes.

VALCOURT.

Ah! c'est poli, par exemple!

LINVAL.

Que faire toute la soirée?

CHARLES.

Messieurs, il faut boire: avec quelques bouteilles

de vin, il n'y a pas de prison qu'on ne supporte à merveille.

LINVAL.

Boire! fi donc.

VALCOURT.

Du vin de ma tante, excellent. — Ah! voilà Dorsini.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, DORSINI.

LINVAL.

TU es bienheureux, toi, on ne t'a pas mis aux arrêts.... nous payons pour tes sottises.....

DORSINI.

Non, mes amis, lorsque j'ai su que le major en avoit agi si sévèrement à votre égard, je lui ai découvert toute l'aventure : ma franchise ne l'a pas désarmé, il m'a enjoint de venir vous rejoindre à la chambre, et de partager votre mauvaise fortune.

VALCOURT.

Ce que nous avons de mieux à faire, c'est d'abord de bien souper. Charles, va nous recommander un repas superbe.

DORSINI.

Que je payerai, comme le plus coupable.

CHARLES,

(*A part.*)

Bien, bien: vive ces détails-là.... (*Il sort.*)

SCENE XV.

VALCOURT, LINVAL, DORSINI.

DORSINI.

Puisque nous sommes réduits à nous ennuyer ensemble, jouons un creps.

VALCOURT.

Il a, ma foi, raison.

LINVAL.

Belle ressource ! je devois danser avec Pauline toute la soirée.... lui offrir une romance que j'ai faite....

DORSINI.

Tu gagneras de l'argent, cela te consolera.

VALCOURT, *arrangeant une table.*

Je vais dresser l'autel.... voilà la table.

DORSINI.

Bon ! les dez ?...

VALCOURT.

Je les tiens....

DORSINI.

Je perdrai, j'en suis sûr, mon étoile n'est pas heureuse aujourd'hui.

LINVAL.

Et la mienne donc, elle est propre.

VALCOURT.

Je parie que c'est moi qui vous ruine, je suis en ve ine depuis un mois.

LINVAL.

Pauline ! Pauline !

DORSINI.

Laisse donc ta douloureuse passion, à toi le cornet.

VALCOURT, *couvrant les dez de sa main.*

J'arrête le coup.... j'ai une proposition à vous faire.

DORSINI ET LINVAL.

Quoi donc ?

VALCOURT.

Le brigadier de notre compagnie a été blessé à la dernière manœuvre, il a cinq enfans, une femme qui se prive de tout pour le secourir, un mauvais coup nous fera jurer une bonne action....

LINVAL.

Nous vaudra un grand plaisir, tu as raison, voilà trois louis.

DORSINI.

J'en donne cinq.

VALCOURT., *donnant un coup de pied à la table, qu'il renverse à terre.*

Et moi deux : c'est le denier de la veuve, et que le tapis verd, les dez, les cornets aillent au diable. Mettons tout cela dans une bourse, et envoyons le tout, par Charles, à ce pauvre Joli-Cœur.. Le voici.

SCENE XVI.

LES MÊMES, CHARLES.

CHARLES.

MESSIEURS, vous aurez un souper magnifique ; je viens. ....

VALCOURT.

Charles, porte cette bourse, de notre part, à ce pauvre Joli-Cœur notre brigadier ; dis à sa femme de ne rien épargner pour sa maladie.

CHARLES, (*stupéfait d'abord.*)

Oh ! messieurs, comme c'est édifiant ! la retraite vous fait faire de bonnes réflexions.

VALCOURT.

Fais-nous grace des tiennes.

CHARLES.

A propos, monsieur, madame votre sœur vient d'arriver ; je passois chez votre tante, comme sa voiture entroit, elle est très-fatiguée, elle ne sortira pas.

VALCOURT.

Elle ne sortira pas ?

CHARLES.

Vous pouvez aller lui faire votre visite, monsieur le major ne vous refusera sûrement pas de l'aller voir.

VALCOURT, *après un peu de réflexion.*

CHARLES.

Monsieur auroit-il un projet ?

VALCOURT.

Oui, et un fort gai.

CHARLES.

Bien fort sûrement ?

VALCOURT.

Pars, et reviens.

CHARLES.

Arranger le souper.

VALCOURT, (*à part.*)

Que tu mangeras tout seul, j'espère.

SCENE XVII.

LINVAL, VALCOURT, DORSINI.

VALCOURT, *les rassemblant autour de lui.*

MES amis, je vais brûler les arrêts.

LINVAL.

Comment cela ?

VALCOURT.

J'irai au bal, je me moquerai du major, je veux le faire enrager toute la nuit, et qu'il me fasse la cour. Oh ! c'est plaisant !

DORSINI.

Comment feras-tu ?

VALCOURT.

Je vais chez ma sœur, elle vient d'arriver..... et là, je me déguise en femme; tu m'as déja vu ?....

LINVAL.

Et moi, je resterai donc ici pour garder les manteaux?

VALCOURT.

Nous sortirons tous les trois.

LINVAL.

Par où? une sentinelle est à la porte.

VALCOURT.

Oui: mais, quand on doit veiller un jeune homme, il faut en mettre par-tout; il n'y en a sûrement pas sous la fenêtre (*il l'ouvre*); il n'y en a pas: c'est par-là que je sortirai, et toi aussi.

DORSINI.

Ma foi non.

VALCOURT.

Tu n'as que ce moyen, ou par la cheminée.

DORSINI, *étonné d'abord.*

La cheminée! pourquoi pas, il faut essayer de tout.

VALCOURT.

Elle donne sur un toît en terrasse, qui rend sur l'escalier de la maison voisine; tu passeras par-là; justement il commence à faire nuit.

LINVAL.

Et moi?

VALCOURT. (*Il rêve un instant.*)

C'est toi qui m'embarasses le plus; attends une minute, et je reviens.

SCENE XVIII.

DORSINI, LINVAL

DORSINI.

QUELLE tête !

LINVAL.

Il en a plus que moi.

DORSINI.

En effet, pour un amoureux, tu n'inventes pas grand'-chose : elle est sûrement au bal, Pauline ?

LINVAL.

Oui : et ce qu'il y a de charmant, Ferville n'en est pas prié.

SCENE XIX.

DORSINI, LINVAL, VALCOURT, *revenant avec un porte-manteau.*

VALCOURT.

LINVAL, voici ton affaire — nous allons te fourrer là-dedans, c'est le porte-manteau de Versac, qu'il m'a recommandé de lui renvoyer ; il loge à deux pas d'ici ; Charles va t'y déposer avec cette lettre : pour toi, Dorsini, une fois dehors, couvre-toi d'un domino, et moi, en femme, j'irai faire des coquetteries au major, et je veux qu'il me ramène lui-même ici, et dans sa voiture.... Allons vîte, emballons Linval.

(*Finale.*)

Rien ne donne du génie
Comme la contrariété :
Il faut briser la chaîne qui nous lie,
Pour jouir de la liberté.
Allons, Linval, allons, courage,
Mets-toi là-dedans tout debout.

LINVAL, *entrant dans le porte-manteau.*

Pourrrai-je atteindre jusqu'au bout? ....

DORSINI, *couvrant la tête avec le bout.*

Il semble fait pour cet usage.....

LINVAL, *dans le porte-manteau.*

On ne voit rien.

DORSINI, VALCOURT.

Oh, rien du tout. ...

VALCOURT.

Garnissons un peu l'entourage,
Pour que Charles ne se doute pas
Qu'il porte Linval sur ses bras,
Et qu'il fasse en paix le voyage.

LINVAL, DORSINI.

Mais c'est charmant! ....

VALCOURT.

J'ai du talent. ....

Charles, viens; Dorsini, sors, sors pour un moment....

Dorsini sort et emporte le porte-manteau dans un coin de la chambre.

SCENE XX.

LES MEMES, CHARLES, *seul, attendri.*

CHARLES, *son mouchoir à la main.*

JE viens de remplir mon message.
A Joli-Cœur j'ai remis vos présens :
De sa femme, de ses enfans
Les larmes baignoient le visage ;
J'en suis encor tout attendri.

VALCOURT.

Il est content, j'en suis ravi. . . .
Chez Versac en diligence
Remets ce porte-manteau :
Ce sont ses habits, son manteau :
Il les attend avec impatience.

CHARLES.

Je vais m'y rendre sur le champ.
Le dîner viendra dans l'instant.

VALCOURT, *chargeant sur les épaules de Charles le porte-manteau.*

Bon, c'est charmant ! . . .

DORSINI, *par derrière.*

C'est trop plaisant ! . . . .

SCENE XXI.

DORSINI, VALCOURT.

VALCOURT.

PAR cet heureux stratagême
Linval est déja parti :

Il faut échapper comme lui ;
Nous nous retrouverons de même.
Bon soir, bon soir, mon cher ami.

DORSINI, (*montrant la croisée.*)

Toi, par-là.

VALCOURT, (*montrant la cheminée.*)

Toi, par-ici....

Ensemble.

Dieu des plaisirs, de la jeunesse !
Amour, veilles sur mon destin ;
Fais que sur-tout, dans le chemin,
Nous échappions à la sagesse.

DORSINI,

Toi, par-là.

VALCOURT.

Toi, par-ici.

(*Ensemble.*)

Bon voyage, mon cher ami. ....

(Dorsini sort par la cheminée, Valcourt descend par la fenêtre.)

Fin du second acte.

ACTE III'

SCENE PREMIÈRE.

(Même décoration qu'au premier acte, la chambre de la caserne.)

CHARLES, *seul.*

QUEL joli souper se prépare à ces messieurs, et à moi! M. Dorsini casse des vitres, c'est le major qui les paie; on les campe tous trois aux arrêts, ils font faire un souper magnifique: réellement il y a beaucoup de philosophie dans ces trois têtes-là.

Premier Couplet.

Oui, j'admire mon jeune maître:
A-t-on plus de raison que lui?
Au bal ne pouvant plus paroître,
Sagement il s'est endormi:
O toi! la moitié de ma vie,
Sommeil! du sort adoucis les retours;
Quand le major le contrarie,
Fais que du moins il rêve à ses amours.

Deuxième.

Oui, cette injonction sévère,
Qui les tient tous trois en prison,
J'en réponds, va bien satisfaire
Les maris de la garnison:
Ces messieurs toujours les réveillent,
Guitare en main ils ne font que courir:
C'est quand mes étourdis sommeillent
Que les mamans commencent à dormir.

SCENE II.

SCENE II.

CHARLES *seul, arrangeant un fagot dans la cheminée.*

VIVE d'être bien tranquile chez soi, par le tems qu'il fait ! on ne craint ni la neige, ni les patrouilles ; je n'étois pas du tout rassuré ce matin... ce n'est pas que j'aie peur. (*Effrayé des pierres qui tombent dans la cheminée.*) Oh ! oh ! (*Il va pour allumer le fagot.*)

SCENE III.

CHARLES, DORSINI, *dans la cheminée.*

DORSINI, *criant dans la cheminée.*

N'ALLUMEZ pas.

CHARLES, (*effrayé se sauve.*)

O ciel ! quel bruit ! (*Se rapprochant.*) allons donc, le valet d'un militaire ! (*Il approche sa bougie du fagot.*)

DORSINI.

Veux-tu m'étouffer ? (*Il tombe dans la cheminée, en domino et masqué.*)

CHARLES, *criant.*

Hé ! qu'ai-je vu ? c'est le diable ! ah ! ah !

DORSINI.

Maudit poltron, veux-tu bien te taire ?

(*Il se démasque.*)

CHARLES, (*le reconnoissant.*)

Quoi c'est vous, Monsieur,.... je respire ; mais aussi, quel diable de chemin prenez-vous pour rentrer ?

DORSINI.

Celui que j'avois pris pour sortir.

CHARLES.

Vous êtes donc brouillé avec les escaliers?

DORSINI.

Oui, quand on met une sentinelle à ma porte.

CHARLES.

C'est bien la peine.

DORSINI, *voyant passer un pâté, &c.*

Ah! comment, voilà les apprêts d'un fort joli souper, tu as pensé à toi, coquin.

CHARLES.

Vous venez de m'ôter l'appétit.

DORSINI.

Valcourt est-il de retour?

CHARLES.

Comment! est-ce qu'il est dehors?

DORSINI.

Sans doute, et Linval aussi.

CHARLES.

Par où diable avez-vous passé tous? vous, je ne suis plus en peine, vous venez de me l'apprendre; mais mon maître?

DORSINI.

Est descendu par la croisée.

CHARLES.

Et M. Linval?

DORSINI.

Comment, tu ne t'es pas apperçu?...

CHARLES.

Je ne me suis apperçu de rien.

DORSINI.

Admirable ! c'est toi qui l'as porté chez Versac.

CHARLES.

Dans le porte-manteau ?

DORSINI.

Tout juste.

CHARLES.

Monsieur, je croyois avoir du génie ; (*se prosternant*) permettez que le mien s'humilie devant le vôtre.

DORSINI.

Je le crois.... Hé bien, ton maître, déguisé en femme, cajole le major qui croit fermement que c'est madame de Cirval, la sœur de Valcourt ; il va le ramener ici.

CHARLES.

Monsieur de Saint-Castins ?

DORSINI.

Lui-même, et dans sa voiture. A propos, sois tout prêt pour avertir Versac, avec qui Valcourt en est convenu, de donner une fanfare de trompette, au signal... c'est la première fois qu'il nous aura rendu service. J'entends du bruit : Valcourt peut arriver, et tiens, le voici : motus : je vais m'habiller.... pour souper décemment avec mon supérieur. Ah ! ça ; cours chez madame de Cirval, et songes à bien mentir, si le major te questionne. (*Il sort.*)

SCENE IV.

CHARLES, *seul.*

SI ceux-là sont jamais embarrassés pour se tirer d'affaire, cela m'étonnera bien..... M. de Saint-Castins va demander mon Maître; je dirai que, de désespoir, il s'est jeté dans son lit. (*Il sort.*)

SCENE V.

M. DE SAINT-CASTINS, VALCOUR, *en femme, un domino par-dessus.*

SAINT-CASTINS, (*lui donnant le bras.*)

MADAME, je dois rendre grace au desir que vous aviez de voir votre frère, puisqu'il me procure le plaisir de vous accompagner; cela me console de vous avoir vu quitter le bal si-tôt.

VALCOURT.

Comment, il est près d'onze heures?

SAINT-CASTINS.

Vous dansez avec tant de grace, que vous laissez des regrets à tout le monde, en le privant de vous applaudir.

VALCOURT.

Je suis plus sage que mon frère.

SAINT-CASTINS.

Oh! ouï, c'est un fou.

VALCOURT.

Charmant, avouez?

SAINT-CASTINS.

C'est vrai.... Je ne le ditois pas devant lui.... Mais à vous, l'éloge que j'en fais...

VALCOURT.

N'est pas dangereux.

SAINT-CASTINS.

Voulez-vo le voir?

VALCOURT.

Un moment.... Vous étiez bien attentif près de la Lieutenante.

SAINT-CASTINS.

Elle est jolie..... Mais quand vous avez paru, ma foi....

VALCOURT.

Entre nous, je croirois, M. de Saint-Castins....

SAINT-CASTINS.

Ne croyez rien du tout.....

VALCOURT.

Il est vrai, lorsqu'on m'a annoncé.... Volage!....

SAINT-CASTINS.

Vous avez dû voir tout le plaisir que j'éprouvois de me trouver près de vous.

VALCOURT.

On vous a fait des yeux!..... des yeux, d'une colere.... oh! vous avez beau vous défendre, vous ne m'empêcherez pas de deviner.

SAINT-CASTINS, (*l'interrompant.*)

Ne devinez rien, Madame; est-ce que je prête encore aux soupçons?

VALCOURT.

Mais....

SAINT-CASTINS.

Ah! Madame, il est vrai qu'autrefois..... mais croyez moi....

ARIETTE.

Si j'eusse été près d'un minois
Semblable au vôtre, Madame,
Il eût fixé mon choix,
Il eût embrasé mon ame.
Vos yeux sont si jolis!
Et votre voix est si tendre!
Que j'aurois eu, je vous le dis,
Beaucoup de peine à me défendre:
Par malheur, je n'ai plus vingt ans;
J'ai gagné plus d'une victoire;
Et l'on est usé par la gloire,
Quand on la sert depuis long-tems.
Si j'eusse été..... &c.

VALCOURT.

Modestie de Chevalier délicat.

SAINT-CASTINS, *voyant des garçons avec des bouteilles.*

Pas du tout, passons chez votre frère.

SCEENE VI.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES.

CHARLES.

MADAME va chez M. son frère?

VALCOURT.

Il n'étoit pas au bal, et chez Célimène.....

CHARLES.

Il est couché, Madame.

VALCOURT.

Seroit-il malade ?

SAINT-CASTINS, (*riant.*)

Je puis vous assurer que ce matin il se portoit à merveille.

VALCOURT.

Vous riez, cela me rassure.

SAINT-CASTINS.

Oh ! je puis vous répondre de sa santé.

CHARLES.

Il en abuse un peu : Madame fera bien de le prêcher ; quand elle le verra ; voilà trois nuits qu'il passe dehors.

VALCOURT, (*avec un sourire fin, mais un peu prude.*)

Dehors, Charles ?

CHARLES.

C'est au bal.

SAINT-CASTINS, *bas à Valcourt.*

Il n'avouera que cela.

VALCOURT.

Je ne demande pas de détails.

CHARLES.

Mais, Madame soupe ici ; les camarades de monsieur de Valcourt espèrent que vous leur ferez cet honneur, ils m'envoyent exprès.

SAINT-CASTINS.

Où sont-ils donc ?

CHARLES.

Ils s'habillent : pour recevoir des dames, il faut un peu plus de toilette que pour rester au quartier.... Voilà monsieur Dorsini. (*Il sort.*)

Finale.

DORLINI *à Valcourt, qu'il feint de prendre pour une femme.*

Quelle heureuse destinée!
Vous daignez honorer ces lieux....

Ensemble.

(*Saint-Castins.*) Convenez que c'est très-heureux....
(*Valcourt.*) Je suis un sage dans ces lieux...
(*Dorsini.*) Vraiment nous ne pouvions pas mieux....
(*Dorsini.*) Terminer cette journée.
(*Saint-Castins.*) Finir ainsi la journée.
(*Valcourt.*) Pour terminer la journée.

(*Pendant ce morceau on dresse le souper, on sert.*)

DORSINI.

Nous avons joué quelques tours;
Notre major, un peu sévère,
Nous met aux arrêts pour trois jours;
Mais cet arrêt doit bien nous plaire,
Si nous vous possédons ici.....

CHARLES, *rentrant.*

Tout est prêt, l'on a servi.

SAINT-CASTINS, *à Valcourt.*

Je vais réveiller votre frère:
J'aurois grand tort, si trop sévère,
Je le privois.... (*Il va gagner la chambre.*)

DORSINI, *l'arrêtant.*

N'en faites rien;
Le malheureux, il dort si bien!

En Trio.

Ensemble.

SAINT-CASTINS.

Quand on a chez soi femme jolie,
Est-il permis de dormir?
Si je pouvois goûter pareil plaisir,
Non, non, de dormir
Je n'aurois pas l'envie. . . . .

DORSINI, (*Bas à Charles.*)

Mais, Charles, Versac nous oublie,
Sa trompette ne va pas,
Cela nous met dans un grand embarras:
Je ne l'entends pas;
Le cruel nous oublie.

CHARLES, *à Dorsini.*

Ne craignez pas qu'il vous oublie,
Non, Monsieur, ne craignez pas.
Quoi! vous laisser ainsi dans l'embarras!
Non, ne craignez pas
Qu'un ami vous oublie.

SAINT-CASTINS, *Voulant gagner la chambre, tous l'arrêtant.*

Non, non, n'en faites rien;
Le malheureux, il dort si bien!

(*On entend une fanfare de trompette qui sonne l'appel.*)

SAINT-CASTINS.

Récitatif.

Paix, de grace. Hé! mais qu'entends-je?
Un appel à présent.... cela me semble étrange!

(*à Valcourt.*)

Me permettez vous d'aller voir?
Le plaisir ne sauroit éloigner du devoir.

VALCOURT.

Allez, mais revenez bien vîte....

SAINT-CASTINS, (*baisant la main de Valcourt.*)

Je suis à vous tout de suite..... (*Il sort*)

DORSINI, (*à Valcourt.*)

Mets son absence à profit,
Valcourt, va quitter cet habit.

SCENE VIII.

CHARLES, DORSINI, *Ensemble.*

LA plaisante espiéglerie!
D'honneur, il faut que j'en rie:
L'éloigner ainsi, vraiment,
Oh! c'est charmant!

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, LINVAL, (*à la croisée sur le balcon, frappant contre les carreaux.*)

CHARLES.

MONSIEUR, on frappe à la fenêtre....

DORSINI.

As-tu peur? c'est Linval, peut-être.
(*à Charles.*) Nous sommes rangés, tu le voi
Chacun de nous rentre chez soi. (*Charles va ouvrir la fenêtre.*)

LINVAL, (*en dehors.*)

Ouvrez moi vîte, je gêle....

DORSINI.

Je le reconnois, c'est Linval.....
Par la fenêtre, allons, pas mal....

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, LINVAL, (*rentrant par la fenêtre.*)

LINVAL, *gaiement.*

J'AI, comme toi, trompé la sentinelle.

Ensemble.

CARLES, LINVAL, DORSINI.

La plaisante espiéglerie,
D'honneur, il faut que j'en rie :
Rentrer ainsi chez soi, vraiment,
Oh! c'est charmant!
C'est trop plaisant!

LINVAL.

Je viens d'entendre le trompette.

DORSINI.

C'est une idée, elle est parfaite:
Le major étoit ici ;
Par ce moyen, dieu merci,
Il a pressé sa retraite.....

TOUS.

Oh! c'est charmant!
C'est trop plaisant!

SCENE XI.

LES MEMES, SAINT-CASTINS (*ramenant Versac.*)

SAINT-CASTINS.

Voyez donc, quelle folie,
Sonner de la trompette en ce moment !

VERSAC.

Pardon,
Monsieur, je prenois ma leçon.

SAINT-CASTINS.

L'heure, en effet, est bien choisie...

SCENE XII.

LES MEMES, VALCOURT, *paroissant en uniforme, ayant l'air de se réveiller.*

SAINT-CASTINS.

Vous alliez, par ce bachanal,
Faire monter tout le monde à cheval. . .

VALCOURT, *se frottant les yeux.*

Qu'est-ce donc ? quelle folie !....
J'entends sonner, je m'éveille en sursaut,
De mon lit, je n'ai fait qu'un saut :
Mon cher Versac, quelle folie ! . . .
C'est donc toi qui sonnois ?

VERSAC.

Pardon,
Mes chers amis, je prenois ma leçon.

SAINT-CASTINS, DORSINI, VALCOURT, LINVAL.

Trompés par ce beau chef-d'œuvre,
J'allois partir pour la manœuvre.
(*St.-Castins.*) Prenez plus tard votre leçon
(*Tous.*) Prends un peu plus tard ta leçon.

SAINT-CASTINS.

On n'est pas de cette folie.....
(*à Valcourt.*) Mais votre sœur?.....

VALCOURT, (*qui joue l'étonnement.*)

Ma sœur?....

DORSINI, *embarassé d'abord puis se remettant.*

Sa sœur, elle est partie;
Mon cher Major, pouvoit-elle, sans vous,
Rester en tiers avec deux fous?

VALCOURT.

Pour bien finir cette journée,
Venez avec nous, sans façon,
Partager un souper fort bon,
Pour terminer cette journée.

SAINT-CASTINS. DORSINI, LINVAL, CHARLES.

Mon cher Valcourt, je le veux bien. Bon, il ne se doute de rien.

SAINT-CASTINS.

De votre zèle, oh! mon ame est charmée!....

TOUS.

A partir vous voyez que nous étions tous prêts:
Cela mérite bien, je pense,
De votre part quelque peu d'indulgence.

SAINT-CASTINS.

Oui, je leve les arrêts,
Et du souper je payerai tous les frais.....

TOUS.

Chez moi venez tous ensemble.
Entrons chez vous tous ensemble.

TOUS.

Chez moi venez tous,
Entrons chez vous ensemble,
Que le plaisir nous rassemble,
Et demain, demain plus d'arrêts,

(Ils entourent le Major et rentrent.)

FIN.

De l'Imprimerie de la Veuve VALADE, rue des Noyers, 1792.